

Je ne me résigne pas à ce lent étouffement de l'Eglise orthodoxe russe. Vous dénoncez le silence de Pie XII devant le génocide, mais vous-mêmes, vous vous taisez aujourd'hui, alors que ce qui est pourchassé, traqué, détruit en Russie soviétique c'est une irremplaçable espérance que ce peuple incarnait.

Anna Akhmatova a fini par échapper à ses bourreaux : elle repose enfin. Mais d'autres poètes russes sont toujours vivants. Le disciple d'Anna Akhmatova, Iossip Brodski (il faut lire de lui aux Editions du Seuil *Collines et autres poèmes*, avec une importante préface de Pierre Emmanuel), Iossip Brodski, condamné à cinq ans de travaux correctifs, est encore vivant, lui, autant que peut l'être là-bas un esprit qu'une conception personnelle de l'homme rend libre. C'est cette liberté qui fait son crime : le crime de poésie. Anna Akhmatova, je pense à vous.

Ascension

LE jardin où c'est le loriot cher à Claude qui à l'aube me réveille, où le coucou a chanté hier, où le rossignol est un peu transi encore, et il retient sa voix dans l'attente de la première belle nuit, ce jardin qui, avec d'autres, entoure notre village de sombres frondaisons est situé, selon le bulletin d'information pour l'aménagement du territoire, « sur un plateau très peu peuplé, entièrement affecté à l'agriculture, où l'implantation du nouvel aéroport couvrant environ trois mille hectares est possible moyennant la destruction des bâtiments d'une seule ferme ». Et ma maison? Et mon jardin? Si j'en crois ce bulletin d'information, il n'y fera pas bon vivre avant qu'il soit longtemps, car la gêne du bruit qui, à Orly et au Bourget, impose aujourd'hui au trafic aérien de lourdes servitudes ne se posera plus dans cet aéroport de cauchemar : les futurs avions supersoniques, beaucoup plus bruyants que ceux d'aujourd'hui, y pourront nuit et jour s'en donner à cœur joie. Le loriot ne chantera plus, ni moi non plus, si je me trouve là encore, dans ce cimetière où je me suis assurée une place à tout hasard : un vieux cimetière de village, il y a peu d'années, et où il eût fait bon dormir...

Pourquoi es-tu triste, mon âme, et de quoi te troubles-tu? D'une chambre au premier étage j'aperçois au loin, sur l'autoroute, la file immobilisée des voitures, chenille processionnaire. Je m'imagine, au bureau de péage, demandant à chacune de ces chenilles humaines : « Comment êtes-vous sur les routes un jour ouvrable? » Tous sauraient-ils me répondre : « C'est le jeudi de l'Ascension. » Si j'insistais :

« Qu'est-ce donc que cette fête? » la réponse que je recevrais, je n'ose y songer. Il en aura coûté cher à l'Eglise, durant des siècles, d'avoir traité les adultes en enfants, d'avoir tout mis sur l'imagerie, de n'avoir pas fait la part de la réalité et celle du symbole dans une histoire comme celle qu'elle commémore aujourd'hui. Des hommes ont témoigné qu'ils avaient bu et mangé avec leur maître resuscité. Et puis, un jour, il leur a dit adieu, et il n'a plus été là : tel est l'anniversaire de ce jeudi où toute la France devient écolière et sèche le lycée.

Le Seigneur n'était plus là : alors a commencé ce temps où nous sommes encore, nous qui avons gardé la foi, qui n'avons pas touché, qui n'avons pas vu, qui n'avons pas entendu, qui croyons pourtant et sommes demeurés fidèles dans un monde dont ce serait trop dire qu'il est infidèle, car l'indifférence n'est même plus capable d'infidélité. L'étiage a été atteint cette semaine précisément par un hebdomadaire qui titre à la une : « Dien est-il mort? » en lettres énormes. Le mot terrible de Nietzsche est devenu cet appât pour accrocher le lecteur à la devanture des kiosques.

J'ai réagi d'abord aussi mal au titre d'un livre paru chez Grasset : « *Peut-on être chrétien aujourd'hui?* » Mais à mesure que j'avais dans ma lecture, si je ne cessais guère de grommeler, je ne pouvais pas ne pas être attentif au témoignage de ce Jean-Marie Paupert, qui ne doit pas être un paroissien commode... Il reste qu'il en est un — ce que, moi, je n'ai jamais su être : un paroissien. Il est dans le bain et il sait de quoi il parle.

C'est un fils d'ouvrier, d'ouvrier chrétien, et ce qu'il nous dit de son admirable mère et de ce que fut son enfance à la cathédrale de Châlons-sur-Marne me le rend fraternel, tout bourgeois que je suis, à cause de ce « Dieu premier servi » qui régnait aussi chez nous. Mais chez nous, les riches, ce n'était pas vrai comme chez Jean-Marie Paupert. Il passe du bain liturgique de la cathédrale au séminaire, du séminaire à l'université grégorienne de Rome, à l'Angelicum et à Sainte-Sabine. Là, il entre en contact avec un monstre sacré du thomisme : le Père Garrigou-Lagrange. Mais c'est le Père Chenu et le Père Congar qui sont ses maîtres.

Ce Paupert sait donc de quoi il parle : il a baigné dès l'enfance dans la liturgie, dans le latin, dans saint Thomas, il a vécu au-dedans de lui eu tant que clerc du drame de l'Eglise, puis il est devenu laïc, a fondé un foyer, a eu des enfants et a gardé la foi — mais dans l'exaspération et quelquefois dans la fureur.

A dire vrai, il ne me hérisse pas toujours! Par exemple, mes propres réactions confuses à Teilhard de Chardin, je

les retrouve ici fondées en raison. Ce que ce laïc irrité ose crier à son curé, ou à ses curés (il tient l'orgue dans ses deux paroisses, parisienne et rurale, et dirige les chants), je ne m'en suis jamais reconnu le droit, ayant toujours vécu en marge du troupeau (un peu par la faute des pasteurs qui m'ignoraient ou qui me redoutaient). Mais enfin, tout cela, je l'ai ressenti moi aussi, j'en ai souffert, j'en souffre encore.

En somme, il reste très peu d'endroits de ce livre où je me cabre devant l'obstacle — mis à part la page insoutenable où Jean-Marie Paupert enveloppe tous les mystiques dans une même condamnation : ceux qui racontent des histoires de bréviaires roussis par des mains de damnés et les « canonisés », dont il nous dit qu'il se méfie comme de la peste. Même de sainte Thérèse? Même de saint Jean de la Croix? Je n'ouvrirai pas ce débat. Je n'aime guère non plus que l'auteur parle si légèrement de ce qu'il appelle le « revival » catholique de la première moitié de ce siècle en France chez les littérateurs. Jean-Marie Paupert, qui est philosophe et théologien thomiste, en fait peu de cas. C'est la faute à saint Thomas. Je me souviens de l'affectueux mépris du Père Janvier pour les jeunes écrivains de ma sorte : « Voilà mon pouâte! » disait-il, en se moquant, dès qu'il m'apercevait.

Le seul Roger Martin du Gard, agnostique sinon athée, et disciple de Le Dantec, domine curieusement pour le thomiste Paupert une époque qu'il juge décevante : celle qui de Huysmans à Péguy, à Claudel, à Bernanos, de Jacques Rivière à Jacques Copeau et à Charles Du Bos, de Francis Jammes à Max Jacob, de Maurice Blondel et du Père Laberthonnière à Jacques Maritain et à Emmanuel Mounier (j'écris ici les premiers noms qui me viennent sous la plume), a marqué en terre de France un grand moment de la pensée illuminée par la grâce.

C'est trop vrai qu'il n'en reste guère, de ce beau feu dont l'Eglise se méfiait, quand elle ne l'étouffait pas. Je lisais ces jours-ci le deuxième tome paru aux Editions du Cerf des *Carnets intimes* de Maurice Blondel. Que ce grand esprit ait été ce saint, je ne le savais pas, et je songeais tristement à cette suspicion dont il a souffert toute sa vie, pour ne pas dire à cette hostilité (qui est allée, en ce qui concerne le Père Laberthonnière, jusqu'au bâillon et jusqu'à l'étouffement). Hélas, vous pouvez maintenant ouvrir les portes et les fenêtres : il n'y a plus personne et tout le monde est mort... Du moins chez les littérateurs, car il subsiste quelques « penseurs » chrétiens. Mais ce que nous n'entendons plus, ce sont ces inspirés qui nous parlaient du Seigneur à voix basse quand nous étions près de nous éloigner — et Claudel nous mettait la main sur l'épaule et éclairait

pour nous, avec un cierge de vingt-cinq centimes, la face de ce grand Christ de bronze à l'entrée de Notre-Dame. C'était Péguy qui nous faisait mettre à genoux à Notre-Dame-de-Sous-Terre. C'était ce furieux amour de Bernanos... Ah! Jean-Marie Paupert, qui, tout chrétien que vous êtes, semblez n'avoir aimé de cette génération que ce pauvre Jean Barois... Mais je suis juge et partie dans ce débat, et j'ai trop aimé ces soleils disparus derrière l'horizon pour en parler de sang-froid. Hélas, c'est comme le lit d'un oned où l'eau a ruisselé à torrents et qui est maintenant à sec. La grâce ruisselle encore par d'autres chemins, et de cela je ne doute pas. Je ne crois pas avoir jamais péché contre l'espérance, et aujourd'hui moins que jamais, au milieu de ce monde dur, érotique, technicien et stupide, et qui se demande comment on peut être chrétien du même ton que les Parisiens du temps de Montesquieu s'étonnaient qu'on pût être Persan.

Vigile de la Pentecôte

« DIEU est mort! Dieu est mort! Ils m'assomment avec leur Dieu est mort! » me crie cet ami dont mon dernier *Bloc-Notes* a remué la bile. « Si ce n'était Nietzsche qui l'a dit, chacun conviendrait que c'est une sottise, car pour mourir il faut d'abord être, et si quelqu'un ne peut pas être et avoir été, c'est l'Être précisément! »

Mon ami voudrait ressusciter cette revue du Père Daniélou, *Dieu vivant*, mais lui donner un tout autre ton que celui qu'elle avait : il en a assez d'être sur la défensive, comme si de croire à la matière éternelle assurait à l'adversaire dès le départ une supériorité sur nous! Il porte aux nues le dernier livre de Claude Tresmontant. Et moi je songe : « ... Et si c'était le monde qui était sinon mort, du moins en train de mourir, comme il meurt à chaque instant en chacun de nous? » Je rappelle à mon ami la parole du Seigneur la plus déconcertante et que je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu citer en chaire : « Quand le Fils de l'Homme reviendra, trouvera-t-il encore de la Foi sur la terre? » Cet immense travail de déchristianisation à l'Est, de « déchristification », mené selon des méthodes éprouvées, mises au point depuis quarante-cinq ans (et la communauté juive n'est pas épargnée), l'échec missionnaire en Asie, cela ressemble à un commencement de réponse. Mais ce qui peut-être importe, ce ne sont pas les conquêtes visibles ni le triomphe apparent de l'Eglise : le Royaume de Dieu, il en est parlé toujours comme d'un peu de levain mêlé à l'énorme et informe pâte, comme de quelque chose d'enfoui.

Ce qui subsiste de chrétien en Russie soviétique et en Chine communiste et qui a résisté à toutes les méthodes d'étouffement, à tous les lessivages de cerveau, a peut-être plus de prix aux yeux de Dieu qu'une Eglise triomphante et gavée.

Le monde, ce monde dont le Christ a dit : « Je ne prie pas pour le monde... », qui de nous n'a l'obscur sentiment d'une menace qui pèse sur lui? Non pas tellement à cause du péril atomique, qui tendrait plutôt à dissuader les hommes de s'entre-tuer — mais il y a ce déséquilibre dont nous sommes tous conscients entre ce qui est donné à l'homme par la nature et qui a suscité des civilisations à son échelle, et ce qu'il vient de conquérir en si peu d'années : le voici maître de l'espace, et la planète rétrécie n'est plus, à la lettre, que ce « canton détourné de l'univers » dont nous aurons désormais le pouvoir de nous évader. Maître de l'espace, maître de la vie, modifiant à volonté l'évolution des espèces, et condamnant au néant les hommes qui auraient pu naître. En revanche, des robots sont les serviteurs dont ce monde qui ne croit pas à l'âme a besoin. « Ce qui m'irrite, me dit mon ami, c'est de constater cet affolement du côté chrétien, c'est de voir certains religieux tellement impressionnés et comme sous le charme de ce génie technicien. On voudrait leur dire du monde qui leur fait peur ce que ce janséniste disait du redoutable archevêque de Paris en visite à Port-Royal : « Ne voyez-vous pas qu'il a la mort sur la figure? »

Je sors de ma rêverie en entendant mon ami, qui est pourtant un chrétien de gauche, me déclarer tout à trac : « Au fond, le cardinal Ottaviani n'a pas tort en tout... » C'est vrai que quand on voit les ravages d'une certaine critique chez les protestants et chez quelques-uns de nos religieux on serait tenté de remonter dans l'arche et d'en fermer de nouveau toutes les issues afin de sauvegarder ce qui subsiste de l'antique dépôt...

Eh bien, non : ce n'est pas à cette tentation-là que nous succomberons en ce jour entre les jours où l'Esprit qui est Amour s'est comme engouffré dans ces quelques hommes pauvres et ignorants et qui avaient eu si peur et qui avaient été si lâches. Et c'est vrai qu'ils ont vaincu le monde : ce monde qui pourtant n'est pas condamné puisqu'il est racheté et sauvé.

Etre au monde et n'être pas du monde, c'est le secret de l'esprit dont nous sommes et qui tient dans une contradiction dont tout chrétien est déchiré : « Je prierai le Père et il vous donnera un autre consolateur pour qu'il demeure toujours avec vous. C'est l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Mais

vous, vous le connaissez parce qu'il demeure au milieu de vous et il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins... »

Ce fut donc entendu dès le commencement que le monde ne verrait pas et ne connaîtrait pas. Il y aurait seulement ces quelques hommes : qu'ils soient douze ou beaucoup de millions, ils seront toujours perdus dans la masse humaine. Ils le sont aujourd'hui comme ils l'étaient au commencement, quand Rome était maîtresse. Ils sont pris, comme ils l'ont toujours été, entre la persécution, celle qui sévit aujourd'hui à l'est de l'Europe, et l'indifférence des peuples qui, comme le nôtre, n'ont plus même assez de Foi pour pouvoir la perdre, et qui ne sont même plus capables d'arrêter leur pensée sur le problème de l'Etre. Leurs pères ont prié pourtant durant des générations. Cette réserve de joie et d'espérance accumulée au long des siècles croyants, ils finissent de la jeter par-dessus bord. Mais nous, nous croyons plus que jamais à la promesse que je transcris ici à chaque Pentecôte, la promesse qui est proclamée ce jour-là dans toutes les églises de la chrétienté catholique : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure (...) Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne la donne pas comme la donne le monde. » Ici encore l'opposition au monde est nettement affirmée, et en même temps l'appartenance à ce monde qui joue toute sa mise sur le périssable et qui ne veut même plus qu'une certaine question soit posée, celle à laquelle une poignée d'hommes continue de répondre, pas tellement plus nombreux que ceux qui étaient groupés dans le cénacle. Et Marie était avec eux.

Non, nous n'avons pas été abandonnés, nous ne sommes pas orphelins. Chacun de nous a été aimé et est aimé tel qu'il est. Ceux qui ont été frustrés de cette immense espérance, que leur a-t-on donné à la place? Cette espérance, notre espérance, ne repose pas seulement sur une parole, mais sur une réalité possédée dans l'obscurité, certes, dans la tiédeur, dans le doute, parfois même dans la lassitude et presque le dégoût — et pourtant il suffit d'un instant pour que tout soit rendu à l'âme fidèle. Nous ne sommes jamais abandonnés. C'est toujours nous qui abandonnons.

Je m'arrête d'écrire, songeant que tout cela est lettre morte pour ceux qui ne croient pas. Je m'étonnais autrefois de voir Claudel inonder de missives tel confrère qu'il espérait convertir. Comme si en matière de Foi quelqu'un s'était jamais rendu à des raisons! Nous ne touchons que ceux qui le sont déjà. Seuls nous comprennent ceux qui entendent déjà un certain langage intérieur.

Ainsi je songe en cette vigile de la Pentecôte — tristement et sombrement parce que je vois ce monde tel qu'il est, mais dans la joie pourtant parce que je crois à l'esprit qui embrase en ce moment et dans la seule Russie infiniment plus de justes que Dieu n'en demandait pour épargner Sodome. *Le Désert de l'amour*, c'est un titre que j'avais dérobé à Rimbaud pour ce roman que j'écrivais au déclin de ma jeunesse. Mais en ce temps-là j'en ignorais le sens profond. Aujourd'hui, je vois plus clair : c'est bien à travers un amour qui semble désert que nous faisons nos derniers pas. Presque plus personne autour de nous ne paraît croire ce que nous croyons, voir ce que nous voyons ni ne s'y intéresse si peu que ce soit. Ce désert, c'est l'amour, qui est dans le monde et qui s'oppose au monde, et qui le sauve.

6 juin

« AVEZ-VOUS lu le dernier livre de Claude Tresmontant? »

Non, je ne l'avais pas lu. Je m'enquis du titre, mais ce lecteur enthousiaste ne s'en souvenait pas. Pour moi-même aujourd'hui, bien que depuis trois jours ce livre ne me quitte guère, il est comme un ami dont je ne pourrais retenir le nom. Les Editions du Seuil s'en sont tenues à la formule qui aurait dû figurer sur la bande : « Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu. » J'imagine la tête du libraire à qui un client demande : « Avez-vous *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu?* »

Comme si un ouvrage de cette portée n'était pas fait pour durer! Mais pour qu'il dure il faut lui donner son vrai nom, qui existe et que vous n'avez pas cherché. Il fallait trouver un mot qui fit image pour désigner les obstacles que tournent effrontément les superbes philosophes d'aujourd'hui après avoir jeté Dieu par-dessus bord. Claude Tresmontant, lui, ne les tourne pas parce qu'aucune discipline scientifique, en cette seconde moitié du vingtième siècle, ne paraît lui être étrangère.

Mais d'abord (j'en avertis le lecteur de ce livre agressif dont le titre m'échappe déjà) il s'adresse à nous dans le langage des honnêtes gens. Ce philosophe ne porte pas enseignes. Il ne cherche pas à nous en mettre plein la figure. Il n'a d'autre souci que de ramener sur l'obstacle l'animal pensant qui, de Parménide à Sartre, se dérobe. L'univers, tel qu'il nous est connu, en 1966, est-il pensable *seul*? L'athéisme est-il pensable? L'être peut-il sortir du néant? Le monde est-il l'Être absolu? Mais selon notre auteur il est

impossible de le croire en 1966 (et si Sartre le croit c'est que, décide Claude Tresmontant, Sartre n'entend rien à la physique cosmique, ni à la physique tout court, ni à la biologie). Ah! que ce serait passionnant au petit écran, au lieu de ces « Lectures pour tous », qui sont devenues en queue de programme, quand tout le monde est couché, une émission pour personne, d'organiser des face-à-face philosophiques qui opposeraient les générations et les écoles — par exemple le sartrien Francis Jeanson au catholique Tresmontant!

Pour en revenir à ce livre dynamique et sans nom, tout nous y ramène au monde tel que nous le découvrons à ce moment de la durée et dont il est bien léger, selon notre auteur, de décréter qu'il est absurde et qu'il est « en trop ». L'univers s'est-il produit lui-même? La matière s'est-elle engendrée elle-même? Elle existait donc déjà? Elle n'a donc pas eu à se créer puisqu'elle était. Mais l'univers n'est plus ce qu'imaginait Aristote : immobile et à sa place comme une belle horloge; il évolue, il a une histoire, les galaxies ont un âge, elles vieillissent. Quant aux êtres pensants, ils sont presque nés de la dernière pluie.

Cet univers qui organise la matière, qui invente les espèces, du plus simple au plus complexe, qui est dispensateur de la vie et de la pensée, de qui les tient-il? « Puisque l'univers a su produire en lui-même la vie et la pensée, c'est que manifestement il avait déjà de tout temps, de toute éternité, la vie et la pensée. » Ce qui revient à défier l'univers incréé, éternel, créateur de tout ce qui vit et pense.

Je ne prétends pas donner en quelques mots la substance de ce livre. Mon ambition est d'éveiller le désir de le lire chez cette espèce de chrétiens, clercs et laïcs, qui ont été bluffés par l'adversaire : c'est lui pourtant dont les positions sont devenues intenable, lui qui est obligé de professer que l'être provient du non-être ou du moins-être, la vie de ce qui n'est pas la vie, la pensée de ce qui n'est pas la pensée, — lui qui professe que la matière s'engendre elle-même, se fait elle-même matière organisée vivante, puis pensante.

Il ne s'agit pas de triompher à bon compte. Mais les sciences de la nature étant ce qu'elles sont devenues, c'est à l'athée de s'en tirer et de s'en tirer honnêtement et non pas comme fait Sartre (selon Claude Tresmontant) en recourant à une vieille métaphore gnostique : l'homme « jeté dans le monde ».

Non, nous ne songeons pas à chanter victoire, car c'est à partir de là que l'adversaire peut reprendre l'avantage et nous mettre le nez de force dans deux problèmes sans solution valable : Pourquoi la création? Pourquoi le mal? Claude

Tresmontant amorce une réponse dans le dernier chapitre, et ce sera la matière de son prochain ouvrage. Il se pose aussi cette autre question : Qu'est-ce que la Foi? Celle de notre auteur est connaissance, elle part du réel, elle est fondée, elle peut être justifiée et vérifiée. Je n'ai rien à dire là contre, sauf que le mot « Foi » rend pour moi un son différent. Je tendrais à croire que la Foi vivante en chaque chrétien lui est aussi personnelle que son visage, qu'elle ne vaut que pour lui et ne saurait être érigée en règle universelle. J'ai retouché à mon usage une pensée de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison connaît. » Certes, je me réjouis de ce qu'aujourd'hui les savants, avec tout ce qu'ils découvrent, créent plus d'embarras aux philosophes athées qu'aux théologiens thomistes. Il n'empêche qu'il reste assez de difficultés du côté chrétien, assez d'impossibilités pour que le jeune être raisonnable, à l'âge de la connaissance et des passions, jette délibérément par-dessus bord cette Foi exigeante, contraignante, et qui se veut folie.

Ceux qui la gardent pourtant, pourquoi la gardent-ils? Pourquoi y tiennent-ils plus qu'à leur propre vie? Pourquoi sont-ils comme des hommes qui connaissent un secret incommunicable — un secret qui ne vaut que pour eux et pour leurs frères? La Foi, je ne sais trop ce que c'est en dehors de la secrète histoire qui se déroule en chacun de nous. Je serais tenté de croire parfois que ceux qui l'ont perdue ne l'avaient jamais possédée et que ceux qui la trouvent ou qui la retrouvent n'ont jamais cessé de l'avoir en eux — et qu'elle les traverse invisiblement comme le Rhône traverse le Léman.

Qu'est-ce donc qui résiste à l'athéisme d'Etat depuis tant d'années dans les pays de l'Est? Non que la Foi n'ait été effectivement détruite dans beaucoup d'êtres. Mais enfin elle demeure et même elle progresse. Quelqu'un m'écrivait le 2 juin : « ... J'étais à Prague il y a trois semaines. J'y reviens après-demain. Je puis vous dire qu'après la journée de travail les églises sont pleines de fidèles. Ce qui est émuant, c'est de voir l'humble sac à provisions de l'ouvrière, la sacoche de l'ouvrier et de l'employé : ceci, je l'ai vu et dans toutes les églises. »

Qui a maintenu ces chrétiens dans la Foi alors que depuis un quart de siècle l'athéisme d'Etat leur est en quelque sorte ingurgité? Certes, il s'en est trouvé plus d'un pour lui opposer les objections de Claude Tresmontant, qui, si fondées qu'elles soient sur la science moderne, relèvent toutes du sens commun. Mais la plupart de ces chrétiens ont été fidèles à un sentiment d'un autre ordre — à cette espérance qui survit à tout espoir et qui, grâce à la vie sacramentelle,

se fait en quelque sorte chair et sang. Et c'est pourquoi il eût fallu ne toucher à la liturgie qu'avec une infinie prudence... Hélas!

Dimanche 12 juin

CES deux témoignages de chrétiens auxquels ont fait écho mes derniers *Bloc-Notes*, le livre de Jean-Marie Paubert et celui de Claude Tresmontant, d'autres les avaient précédés qui eussent mérité la même attention : l'un d'eux, surtout, le *Ce que je crois* de Pierre-Henri Simon dont j'avais tant de raisons de parler avant tout autre. Mais justement! J'ai tellement reçu de Pierre-Henri Simon que d'instinct je me défendais contre tout ce qui eût ressemblé à une dette acquittée. En fait, plus un écrivain nous est proche, par ses origines, par son éducation, ou même par l'influence que nous eûmes sur lui, et moins nous sommes tentés de réagir à ce qu'il écrit. Celui-ci, ce Saintongeais de Saint-Fort-sur-Gironde, est né d'un terroir proche du mien et qui m'est sacré, car le plus cher de mes amis, André Lafon, dort non loin de là dans le cimetière de Blaye.

Nous sommes trop près l'un de l'autre : c'est l'accord ici qui crée le silence. Il y a aussi cette impuissance du grand âge à entrer dans de nouveaux cycles romanesques. J'ai beaucoup aimé les premiers livres de Pierre-Henri Simon. Je les connais mieux que les plus récents, auxquels il attache avec raison plus de prix. Ce n'est pas indifférence ni faute d'amitié. Mais le vieil homme, eût-il été lui-même romancier, ne sait plus jouer à ce jeu étrange qui est de faire semblant de croire à une histoire qu'on lui raconte et à des êtres qu'on lui décrit. Un vieil homme qui ne retombe pas en enfance perd au contraire ce don merveilleux de l'enfant qui entrait en trames dès les premiers mots magiques : « Il était une fois... »

J'ai souvent noté qu'à mon âge on a l'impression d'avoir connu tout le monde avant tout le monde. Qui connaissait Alexis Léger ou Jacques Chardonner quand ils grimpaient mon escalier, rue Rolland, à Bordeaux? Qui connaissait Montherlant ou Malraux quand ils m'apportaient leur premier manuscrit? Je crois bien avoir lu celui de Pierre-Henri Simon. Un ami commun (il y fait allusion dans *Ce que je crois*) me l'avait apporté. Cet ami, Armand Moreau, était un important négociant de Bordeaux, ami de ma famille, et qui avait cette singularité de s'intéresser à la littérature plus qu'au rhum et aux eaux-de-vie qu'il vendait. Le garçon de dix-huit ans que j'étais, solitaire et refoulé, fut surpris un jour de recevoir de cet homme important et qui eût pu être

son père une lettre enthousiaste à propos d'un livre et d'un auteur qu'il venait de découvrir : *La Femme pauvre* de Léon Bloy, et il voulait me faire partager sa joie. Une amitié naquit ce jour-là, et quand j'y songe toute une humble histoire renaît, d'abord riante et qui s'assombrit, et qui aboutit comme toutes les histoires à des agonies et à des morts.

Quelques années plus tard, et comme j'avais commencé de faire mes premiers pas dans les lettres, Armand Moreau, qui avait une maison à Saint-Fort-sur-Gironde, me parla avec sa ferveur coutumière d'une merveille qu'il venait d'y découvrir et qui s'appelait Pierre-Henri Simon.

Ce qu'il était alors, ce Pierre-Henri, *Ce que je crois* nous le montre en clair. Ce qui me frappe, en dépit de toutes les différences, c'est entre nous deux cette communauté de destins. Et d'abord à la source même : en dépit des quinze ou vingt ans que j'ai de plus que lui, nous sommes nés tous les deux au bord du même fleuve, nous avons été baptisés du même baptême, nourris des mêmes sacrements. Barrès, qui était mon maître le plus admiré, le fut encore quinze ans plus tard du jeune Pierre-Henri Simon. Il était de droite et ne semble pas avoir été touché aussi directement que je le fus par l'esprit du Sillon. N'empêche qu'il me rejoignit dès qu'il commença d'écrire, à *Sept* et à *Temps présent*, qu'il collabora à *Esprit*, qu'il devint l'auteur fraternel de *Contre la torture* et de l'admirable *Portrait d'un officier*.

Ce n'est pas que son histoire ne diffère sur bien des points de la mienne. Jusqu'à quinze ans, ce garçon, qui apprend et retient tout et à qui aucun concours ne fait peur, fut élevé chez lui par le curé du village et par un grand-père humaniste. Voilà ce qui m'a manqué le plus, et pourquoi cette lettre d'Armand Moreau à propos du livre d'un nommé Léon Bloy m'avait paru si étrange : personne autour de moi, en dehors de mes frères, ne s'intéressait à ce qui comptait par-dessus tout à mes yeux. Rien dans mon enfance ne ressemble à ce que Pierre-Henri Simon rapporte de ce grand-père qui l'éleva : « ... Je me rappelle que les soirs d'hiver, sa pharmacie fermée et les lampes éteintes, il aimait demeurer seul dans l'obscurité, assis dans son vieux fauteuil de cuir noir, et réfléchir « sur le mystère, sur Dieu, « sur la mort », disait-il. Par les augustes nuits d'été, c'était autre chose; fenêtre ouverte du côté du jardin, il contemplant le ciel, la voie lactée, dont il m'apprenait qu'elle était composée d'une poussière de soleil, et il essayait de me faire comprendre ce qui surtout le déconcertait : que l'infini existât évidemment et qu'il fût pourtant impossible à l'esprit de l'envelopper; c'est ainsi que je rencontrai Pascal. »

Ceux qui aborderont *Ce que je crois* de Pierre-Henri

Simon, après avoir lu le livre de Claude Tresmontant que je commentais jeudi dernier, constateront que la raison y cède aux mêmes évidences, mais chez Pierre-Henri Simon subsiste une inquiétude, se trahit une angoisse difficilement surmontée. C'est que le philosophe ne nous doit compte que de ses raisons et que de leur enchaînement. L'écrivain, lui, enregistre les mouvements d'une marée intérieure, plus secrète, plus amère, plus trouble. Mais c'est aussi ce qui donne tout son prix à ce livre si important dans l'œuvre d'un écrivain différent de tous les autres eu ceci que Pierre-Henri Simon s'est voulu, qu'il s'est maintenu comme par profession au service des autres, de l'œuvre des autres, alors que presque tous, tant que nous sommes, nous tirons de nous notre œuvre personnelle comme un cocon qui nous isole et dont nous ne nous évaderons que pour mourir.

Pierre-Henri Simon s'est voulu au service des autres et il s'est voulu non conformiste, en dépit de l'apparence. Ce normalien, devenu lui-même un maître, né à peu près avec le siècle, a vu de près ou de loin se produire « les événements les plus massifs de l'histoire ». Peut-être parce qu'il a vingt ans de moins que moi ne ressent-il pas le croissant malaise qui est le mien dans le monde supermotorisé d'aujourd'hui. Il l'admire! En revanche, il n'adopte pas les interdits qui, d'André Breton à Sartre, ont fait régner la terreur dans les lettres. Il s'efforce de tout comprendre, car on ne saurait être plus honnête homme que le critique du *Monde*, mais il ne cède à aucune complaisance. Or le fait est qu'il ne s'accorde pas aux tendances les plus significatives d'une époque dont c'est son métier d'analyser la littérature. Il croit à cette vérité dont maladroitement Bourget fait une lourde thèse dans *Le Disciple* : que les lettres peuvent être corruptrices, comme elles l'étaient déjà du temps de Rousseau. Il croit aussi que le non-conformisme est devenu conformisme et que, comme le notait Thierry Maulnier à propos des *Paravents* : « Une société bourgeoise a installé sur les planches de ses théâtres, de ses centres dramatiques et de ses maisons de la culture une sorte de révolution permanente ainsi rendue à peu près inoffensive et émasculée. »

Pierre-Henri Simon a toujours su quel risque il courait à ne pas entrer dans ce jeu — et d'abord celui d'être approuvé des bonnes gens à œillères, qui n'ont jamais rien compris à rien, et de la part des mandarins de subir une sorte d'index qui, dans notre petit monde parisien, est infiniment plus efficace et redoutable que ne fut jamais celui de l'Eglise. Que l'homme ait surmonté ce risque, ce livre de deux cent cinquante pages, *Ce que je crois*, nous le montre en clair et en profondeur : un chrétien s'examine devant nous pour

tout ce qui touche à Dieu et pour tout ce qui touche à l'homme; ce qu'il croit et ce qu'il pense, comment en est-il venu à le penser et à le croire? Il n'y a pas de récit qui vaille celui-là, pas de roman inventé qui nous prenne aux entrailles comme cette histoire vraie de l'un de nous, notre semblable, notre frère.

Jeudi 16 juin

QUELQUES jeunes Français, cette semaine, répondent à l'enquête d'un hebdomadaire : « La patrie? Un petit coin de terre. Ça ne représente pas grand-chose. » Ou encore : « A partir du moment où on conquiert l'espace, le mot patrie ne veut plus rien dire. » Le mot patrie ne leur dit plus rien. Que leur diraient, à ces subtils garçons, le mot Moutaigne, le mot Descartes, le mot Port-Royal — ou le mot Résistance, le mot Mont-Valérien, le mot Vercors? Quel écho éveillerait en eux cette litanie de héros, d'inspirés et de saints dont nous pouvons nous bercer nous-mêmes, sans sortir de notre histoire? Qu'est-ce que l'espace auprès d'une seule de ces pensées? Mais de quoi vais-je leur parler?

Le vieil homme que la Russie acclamera au moment où paraîtra ce *Bloc-Notes* incarne la jeunesse éternelle d'un peuple qui ne paraît fini que lorsqu'on donne la parole à ses adolescents. Il ne faut pas s'en étonner : les hebdomadaires mènent ces enquêtes au hasard de ceux qui sont nés de la dernière pluie, avant même que la vie ait fait un premier tri. Ils ne savent pas ce que c'est que la patrie. Comment le sauraient-ils si les cellules d'un corps ne connaissent pas ce corps? Ils sont eux-mêmes ces cellules aveugles et sourdes, indéfiniment renouvelées. Mais il suffit qu'un peuple prenne conscience de lui-même dans quelques-uns — et peut-être, à certaines heures, dans un seul.

Ce qui est vrai de la patrie l'est aussi de la religion dont quelques-uns de ces jeunes gens font si bon marché. Ce n'est pas parce que vous vous éloignez de la rive que le fleuve ne coule plus. Hier je me suis souvenu que le mercredi est le jour où un jeune vicaire que je connais est de garde. Je suis entré dans la sacristie de cette paroisse du centre de Paris, laidement bourgeoise, et qui n'a pas le prestige des banlieues ouvrières. Mon petit prêtre était bien là, mais à peine ai-je pu l'entretenir un instant : il était comme une proie vivante au bout d'une ligne, et les poissons rôdaient autour. Etre donné à tous et à chacun, sans faire acception de personne, c'est le prêtre comme il était autrefois — et tant que l'espèce en subsistera, l'Eglise durera.

Il n'y a pas d'autre problème que celui-là. Que la race de ces agneaux ne meure pas, malgré ce monde tel qu'il est devenu — la race de ceux qui se donnent dès le départ sans aucune autre ambition que de se donner avec le plus d'efficacité possible : aux pauvres d'abord, certes, mais qui n'est pas pauvre? Et qui, d'une manière ou d'une autre, n'est pas crucifié?

Ce n'est pas que je pense du mal des méthodes nouvelles pour accorder l'action des clercs à ce monde d'aujourd'hui, — ni que je juge et que je condamne ceux qui s'efforcent par leur habit, par leurs écrits, par leurs propos de faire oublier qui ils sont. Fenilletant l'autre jour une revue dominicaine, j'étais sûr d'avance, et je n'ai pas été trompé, que j'y trouverais de grandes louanges des *Paravents* de Jean Genet. Et pourquoi pas, après tout? C'est peut-être cela qu'il faut aujourd'hui pour être entendu de la jeunesse : ne pas réagir comme ceux qui ont été élevés dans une certaine idée de ce qu'est la pureté du cœur et qui croient — et qui savent — qu'elle est la condition nécessaire de notre rencontre avec Dieu.

Ce n'est pas à l'âge où me voilà parvenu que je prétends faire la leçon à ceux qui sont les enfants de cette fin de siècle, moi qui suis né à la fin du siècle dernier. Ce que nous attendions, nous autres, qui étions si naïfs, des religieux que nous aimions, ce n'était pas une complicité : nos maîtres laïcs y suffisaient. Nous attendions d'eux qu'ils nous communiquent un peu de leur foi et de leur amour.

Hier, il m'a suffi de ce quart d'heure passé dans une sacristie sinistre, où à peine ai-je eu le loisir d'échanger quelques paroles avec ce vicaire de garde (il va partir le mois prochain en colonie de vacances), il m'a suffi de cette réponse qu'il m'a faite : « Oui, je suis heureux... » pour avoir part à ce bonheur, pour en rapporter un peu avec moi dans ma solitude. Je songeais pourtant, sur le chemin du retour, à cette longue route épuisante qu'un jeune prêtre comme celui-là a devant lui, à ce que signifie ce don total à trente ans, dans un monde qui proclame son indifférence à Dieu. Mais lui, la proie vivante attachée à l'hameçon, lui qui se sent dévoré jour après jour, il sait qu'il n'en est rien, qu'un grand nombre d'âmes répondent à l'exigence de Dieu sur elles — il sait aussi par expérience que beaucoup Le fuient, mais que, Lui, Il les cherche, et que le prêtre n'a rien d'autre à faire que de faciliter l'accès des chemins où s'accomplira la rencontre. Oui... Mais que d'échecs l'attendent, ce petit prêtre — sans compter ce que lui réservent les contacts humains : le monde clérical n'est pas un monde doux.

Pour en revenir à ces enquêtes auprès de la jeunesse, je

ne prétends pas qu'elles soient sans portée. Je crois, par exemple, pour tous ceux que ce problème concerne, qu'il est indispensable de lire l'important numéro spécial de la revue Montalembert (104, rue de Vaugirard) sur *l'étudiant et la religion*, présenté par Régis Glorieux, Hubert Grandval et Philippe-A. Rey-Herme. On ne peut mener une enquête de cet ordre avec plus de rigueur (nous avions moins de sérieux il y a cinquante ans, quand je présidais cette réunion d'étudiants!). Il ressort de cette enquête de la revue Montalembert que 82 % des étudiants sont catholiques, que 53 % se disent croyants, que 35 % pratiquent. Mais quoi! Ces chiffres ne valent que pour un instant; la jeunesse existe comme le courant d'un fleuve existe : ce n'est jamais la même eau qui accroche un reflet de soleil.

A vingt ans, les jeux sont faits : pour les bons, pour les médiocres, pour les pires. Tous les mufles d'une génération sont d'ores et déjà à pied d'œuvre, et tous les salauds (au sens sartrien). Sans doute le charme de la jeunesse, là où il existe, peut donner le change, et il faudra un peu de temps pour que la muflerie se dégage, pour que le salaud se manifeste dans ses véritables proportions. En revanche, l'imbécile est donné tout entier dès le début, livré tel qu'il sera à jamais, comme il apparaît bien dans telle réponse de cette enquête. C'est le fonds commun de toutes les générations, mais d'où il a toujours émergé une élite qui occupe les postes de commande — et cette autre élite, celle qui se sacrifie.

J'ai toujours été reconnaissant à Barrès de m'avoir averti dès le départ : « La belle affaire que d'être une merveille à vingt ans! » J'ai su dès lors qu'être jeune et ne briller que par sa jeunesse, c'est n'avoir pas plus d'importance qu'une mouche.

Il reste que cette idolâtrie de la jeunesse, nous en sommes tous complices et que, de tous les cultes, il est le moins désintéressé. La jeunesse est aimée, et l'enfance aussi, hélas : mais ce n'est pas à ces ogresses et à ces ogres dévorateurs de nymphettes et de rats que je songe. Ce qui est nouveau et dont aucun autre temps ne s'était avisé, c'est que la jeunesse est une source inépuisable de profit. Elle sait ce qu'elle vaut : des milliards. En revanche, qu'avons-nous fait pour donner de la France à cette génération l'idée qu'en avait l'adolescent de Gaulle et que le vieil homme qu'il est devenu impose encore, pour la dernière fois peut-être, à l'Europe et au monde? Qu'il y ait eu si peu de jeunesse aux cérémonies de Verdun, que dans nos familles les plus jeunes aient déserté ce soir-là le petit écran, c'est nous et non eux que cela juge.